

LES LIVRES DU JOUR

Ceux de chez nous
(Etudes septentrionales)

Ces « études septentrionales » ont paru dans la *Dépêche* de Lille sous la signature de M. le chanoine Lecigne, professeur de littérature française et doyen de la Faculté libre des lettres, qui vient d'avoir la très heureuse idée de les réunir en volume (*Ceux de chez nous*, Etudes septentrionales, 1^{re} série, par C. Lecigne. Un vol. de 288 pages, à Lille, chez R. Giard ; à Paris, chez Lethielleux).

De ces études littéraires, au jugement pénétrant et sûr, nous voulons extraire celle qui concerne M. Léon Bocquet dont nos lecteurs peuvent lire, ici même, de temps en temps le nom.

Léon Bocquet

Le jour où je sortis de ma serviette de professeur ma première liasse de compositions françaises, l'une d'elles me frappa plus que les autres. J'en vis encore la large et belle écriture, un peu molle et traînante, s'arrêtaient volontiers aux trois quarts de la ligne comme pour laisser à la prose un vague aspect de vers. Et cette prose était harmonieuse, presque chantante. Le jeune étudiant parlait de Leconte de Lisle, et l'on sentait, à travers les inexpériences de l'analyse, la sympathie d'un adolescent qui communie à toute la pensée et à toute l'émotion du maître. C'était signé : Léon Bocquet. Il vint le lendemain ; il s'assit au coin de mon bureau. Il était timide ; il serrait, il cachait sur son cœur un volume tout neuf. Il avait l'air si embarrassé et si craintif que je songeais à l'enfant le-démontre qui porte un renard sous sa robe. L'attitude était un aveu : Léon Bocquet venait de commettre son premier crime. A vingt ans, il était imprimeur tout vif. Oui, il avait eu cette audace, sous la troisième République, de se préparer à la licence en publiant un recueil de vers ! Je ne puis retenir un frisson d'épouvante de

vant cet imprudent. J'entendis à l'avance sur sa route le rire des sois, le sarcasme des envieux ; et, tout au bout, j'entrevis le légendaire grabat d'hôpital !

Le livre me rassura à moitié. Un titre un peu lourd : *Les Sensations*. Tout le reste était léger de jeunesse et d'espérance. C'était l'œuvre d'un enfant songeur ouvrant sur le monde extérieur de grands yeux naïfs et bons, disant d'une voix tremblante ses premiers vers et ses premières larmes. Et cela semblait venir de très loin, de l'ombre, du mystère ; on eût dit d'un enfant de chœur qui regarde le monde à travers les vitraux de l'église et qui met dans ses rimes blanches de Joinville des reminiscences de cantiques.

Depuis lors, Léon Bocquet s'est appliqué à démentir son horoscope effaré. Il vit, il écrit ; il est connu, presque illustre. Et je ne serais pas étonné que le village de Marquillies donnât bientôt ce nom à une de ses rues ou bien à sa place publique.

C'est là qu'il naquit en 1876 — au mois d'août, disent les anthologistes — en une semaine où les moissonneurs de Flandre liaient leurs gerbes de blé et chantaient la cime des grands chariots fleuris. On le croirait à peine à lire son œuvre. Elle est mélancolique et brumeuse comme un soir de novembre. Léon Bocquet a fait l'expérience de sa vie ; il a traversé des milieux cruels aux âmes comme la sienne. Je ne crois pas être indiscret en disant qu'il y garda une belle attitude. Il eut toujours l'horreur du cou pelé. Le jour où l'on recrutait dans les couloirs des Facultés officielles la clique des Universités populaires, Léon Bocquet s'excusa : il ne savait pas applaudir. Le jour où l'on recueillait les signatures qui accordaient généreusement à M. Dreyfus les palmes du martyre — en attendant la couronne royale — Léon Bocquet s'excusa encore : il ne savait pas écrire. « Mais tu n'arrives à rien ! » lui criait quelqu'un à qui tous les chemins semblent bons pourvu qu'ils montent. Il souriait, dédaignait et reprenait l'escalier de sa studieuse minuscule, indifférent aux bruits vulgaires.

« Vous ne courez donc point ! » dit le chien farouche de La Fontaine. Léon Bocquet eût répondu volontiers à ceux qui voulaient faire de lui le forçat de la clique ou de la signature : « Vous ne volez donc point ! » Il volait, lui. Tout de même, les ailes étaient blessées, saignaient un peu. Il y avait des nuages mornes sur le ciel de Flandre vers lequel il prenait son essor. La voix pieuse des cloches n'y chantait plus comme autrefois dans les matins frais et clairs des dimanches liturgiques. Et le jeune poète en souffrait.

Il ne fut point lâche pourtant. Il y avait l'étoffe d'un bon luteux dans ce jeune homme grêle, aux plaintes touchantes, aux yeux nostalgiques. L'amour de la petite patrie ne fut d'abord chez lui qu'un thème d'élégie et une occasion de beaux couplets de pinçeau. Il devint bientôt le principe d'une action féconde et bienfaisante. Si nous avons aujourd'hui une école littéraire septentrionale, c'est à Léon Bocquet que nous la devons. En 1900, il fonde *Le Refroid*, dont la longévité est un miracle. Il groupe autour de lui des inspirations... et des ambitions. Les uns lui viennent parce qu'ils ont quelque chose à dire, d'autres parce qu'il leur plairait d'en avoir autant. Et tout ce monde-là chante ou pleure à qui mieux mieux. Il y a un peu de tout dans ce concert improvisé : de l'outrance sou vent de la banalité parfois ; des fontaines de guinguette alternent avec de beaux rêves. Léon Bocquet a sa note originale : il est un traditionnel, presque un révolutionnaire. Il laisse à sa Muse le vieux corset de fer des strophes classiques. Ses sonnets déroulent leurs quatorze vers dans la cadence des grands maîtres. Et l'âme flamande est inventée. Penché vers le sol, Léon Bocquet écoute avec émoi la plainte des siècles morts, des temps lointains où la Flandre était une reine parmi les nations, où les beffrois sonnaient par-dessus les cités des carillons d'allégresse et de fortune. Il s'attarde au pied des vieux remparts croulants, sous le porche des vieilles églises, le long des vieux quais déserts, et monotone comme la douleur filiale, la lamentation du passé pleure dans sa voix :

Le Fleuve d'autrefois pleure sa décadence...
Il se souvient du bruit murmurant de ses
foies,
Il se souvient d'avoir porté des matelots.
Et tressailli du choc des rames en cadence...
Des rumeurs l'emplissaient les soirs et les
matins,
C'était au temps indus des royales Espagnes.
Fier, il fuyait alors, mirant villes, campagnes,
Charge de galions, vers les pays lointains.

En 1901, tous ces beaux sonnets deviennent un recueil : *Flandre*. L'École libre de Lille est née. Elle a plus qu'un nom et plus qu'un programme : elle a une œuvre, presque un chef-d'œuvre.

Léon Bocquet a, d'ailleurs, tous les dons du chef d'école, — oh ! non pas de ce chef d'école qui ressemble à un chef d'orchestre et dont la baguette à un vague aspect de férule primaire. — Dans la pléiade septentrionale, un chef d'école ne pouvait être qu'un camarade aimable, distingué, ne dominant les autres que par la force de son talent, l'originalité de son inspiration, une

conscience très précise de la race et des traditions. Léon Bocquet avait tout cela. L'admirable livre qu'il a consacré à la mémoire d'Albert Samain révèle chez lui, à côté du poète qui sympathise à l'âme d'un frère, un critique de principes, un connaisseur délicat et savant. On a beaucoup écrit sur Albert Samain ; nul n'a saisi comme Léon Bocquet son âme douloureuse et farouche, son œuvre où la tristesse du rêve s'assombrit encore des tristesses de l'inachèvement. Il fallait être de chez nous pour comprendre et faire comprendre cet artiste, fils d'un soleil atone et d'un pays d'hiver. Dans le cénacle où travaillaient nos jeunes poètes, il y a désormais une belle toile accrochée ; ils la contemplent, ils l'aiment. Léon Bocquet leur a mis sous les yeux un portrait qui ne sera pas sans doute leur idéal en tout, mais qui leur imposera au moins la loi de l'implacable sincérité, du culte des belles formes et de la fidélité aux choses du berceau.

Oserai-je dire à mon jeune ami que son œuvre serait meilleure et plus féconde encore si elle était moins triste ? Je sais bien qu'il n'a rien de commun avec les veules pessimistes qui tiennent la lyre à peu près comme un croque-mort tient son chapeau. L'action ne l'effraye pas. Il a passé par la presse ; il a fait dans le journal autre chose que la chronique du Marché aux fleurs ou de la Broderie. Je sais que la bataille politique ne lui a point déplié, il a savouré à plein cœur la joie d'être en contact avec une chose vigoureuse, bien vivante : l'âme populaire. Le law-tennis des injures électorales a dégoûté ses hvas, enivré son âme. Et c'est peut-être au sortir de ces délicieuses bagarres de Roubaix qu'il écrivait cette belle strophe des *Cygnets* :

En moi le paysan renaît et me cuirasse.
Le courage à travers les siècles me revient :
Je me sens l'énergie et les efforts anciens
Des ancêtres obscurs et graves de ma race...

« Mon Dieu, j'aurais dû vivre où vous m'avez fait naître ! », écrit-il. Il n'en est pas si loin, ce me semble. Entre le berceau où il naquit et la table où il écrit, il n'y a que l'espace nécessaire pour donner leur perspective aux visions d'autrefois. Ses yeux labouraient la terre et moissonnaient les froments ; il fait, comme eux. Dans les mêmes sillons, il jette d'autres graines. Il moissonnera aussi. Je lui offre aujourd'hui, cueillies sur ses pas, une fleur d'espérance et de sympathie. Il fut nôtre ; nous restons siens. Et je voudrais que tout

le bruit de sa renommée grandissante n'atténuât point le murmure discret d'une voix qu'il a connue et qui continue de prononcer son nom avec la tendresse d'autrefois.